Première année. N° 24. LE NUMÉRO 10 CENTIMES Samedi 12 mai 1888.

CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

ADMINISTRATION : *Mont-Saint-Martin, 45.*
Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé rue des Vingt-Deux, n° 16, à Liège.

Rédacteur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : *Un an, fr. 6-00 ; six mois, fr. 3-50.*
ANNONCES-RÉCLAMES
ON TRAITE A FORFAIT.

Le Tri d'Auwaigne.

I.

Le vent souffla du nord avec un murmure bizarre.

La lune, topaze brillante enchâssée dans un ciel en brocart piqué d'or, étendit une lumière religieusement douce.

Les arbres, comme des ombres de chrétiens sortant des catacombes, semblèrent réciter des litanies.

Dans le vide des ravines et le creux des chemins, des paysages changeants, des bois, des étangs, des villages s'entrevoyaient.

Les fumées bleues des chaumières lointaines montaient lentement au ciel pur, comme des pensées

La grand'route blanche s'en allait silencieuse, disparaissant derrière la montagne.

Sur les hauteurs, les ruines mélancoliques de châteaux étaient comme une vision de l'autrefois.

Et les présences évoquées des vieux âges dans ce pays fantastique de souvenirs, en mon âme où triomphalement s'avançaient les chevaliers vêtus de fer, éclataient en une fanfare sonore et brutale de reîtres chargés de butin rentrant en leurs nids d'aigles, puis c'était la douceur des prières psalmodiées par de lentes processions de pélerins fatigués, et des *lieds* chantés par de belles châtelaines brodant de glorieuses écharpes pour les guerriers vainqueurs.

Toutes les voix des anciens siècles, confusément m'arrivaient lointaines, affaiblies.

Quelquefois la lune, se montrant derrière un trou de ruines, semblait être un œil gigantesque du passé jetant sur le présent un regard de tristesse et de mépris.

Se dressèrent les têtes touffues des chênes plusieurs fois séculaires de la grande forêt.

Je quittai la plaine béante d'immensité se perdant au loin dans le noir.

Les feuilles des arbres, détachées par le vent d'automne, filaient dans l'allée en bruissant.

Sous les branches, c'était la course des nûtons par le bois sombre, la course qui s'éloignait, dont le bruit me parvenait encore.

Puis ce fut le chant du cygne, qui traversa la nuit comme une voix de rêve d'une obsédante harmonie.

Le lac m'apparut avec ses oiseaux de légendes, le beau lac, calme et dormant depuis des siècles.

Et à cette voix, qui semblait venir du passé, cette voix céleste et rare, surgirent du fond de ma mémoire ces souvenirs.

II.

Sur le grand rocher du Tri d'Auwaigne dont le granit se cache sous les ronces et les racines rabougries qui se tordent convulsivement comme des bras décharnés, là où les pâtres inquiets n'osent conduire leurs troupeaux, se dressait, sombre et terrible, le manoir d'un puissant seigneur.

De la haute tour, dominant la contrée comme une menace perpétuelle, d'où l'on apercevait à plusieurs lieues à la la ronde les domaines de Lancesnes, de Ressoigne, de Vilnèche et de Freyr, le veilleur guettait à l'horizon lointain

SOMMAIRE :

Le tri d'Auwaigne,	M. Des Ambiaulx.
Kermesse de bienfaisance.	
A l'Emulation,	P.
Les armes et le tir,	Guillaume un Tell.
Bibliographie.	Sphinx.

l'arrivée d'une proie dans les tourbillons de poussière de la route.

Aussitôt l'apparition des marchands de la vallée, « Aux armes » appelait une sonnerie de corne ; les reîtres rapides sautaient sur leurs chevaux toujours prêts à partir et se précipitaient pour massacrer et piller les voyageurs.

Chargés de dépouilles, ils rentraient au château où les attendait le festin.

Toute la nuit jusqu'aux premières lueurs de l'aube, c'était une orgie effroyable dont le bruit arrivait au village.

Les paysans tremblaient, car alors, c'était dans leur pauvres chaumières, par des soudards gorgés de boissons et de mangeailles, des rapts d'enfants et de jeunes filles qu'ils ne devaient plus jamais revoir.

Une seule fois l'un d'entre eux, grâce à l'ivresse complète des habitants du château avait réussi à s'échapper.

Et son langage simple et naïf n'avait pu qu'à grand'peine raconter les horribles choses qu'il avait subies.

Le lendemain matin, les habitants épouvantés le virent pendu au linteau de sa porte dans le bois duquel était clouée sa langue arrachée et sanglante.

Si cruel, le maître du Tri d'Auwaigne, qu'il avait apprivoisé des loups dont il était toujours accompagné quand il descendait à la campagne mettre à sac les villages.

Et gare aux manants qui se trouvaient sur son chemin.

Plusieurs fois cependant la Providence l'avait averti que Sa main à Elle était plus redoutable et plus terrible, et qu'un jour pourrait venir où Sa justice le marquerait du sceau des damnés.

Ainsi, il avait aperçu un jeune enfant qui chantait en langue inconnue, si doucement, si doucement qu'on eut dit une voix d'archange célébrant la venue des élus à la céleste demeure.

La douceur de ces chants irritait grandement sa brutalité, et comme l'enfant continuait à faire entendre ses accents séraphiques, il avait excité son loup favori à le mordre.

L'animal ne voulant pas avancer, il l'avait cinglé de son fouet aux lanières parsemées de clous, mais le loup s'était jeté sur son maître et l'avait mordu.

Le méchant avait tiré son glaive, mais le loup s'était enfui vers la forêt.

L'enfant avait disparu.

Une autre fois, il était entré à l'église, le dimanche, pendant la messe, au moment de l'élévation. Renversant violemment tous les fidèles en prières qui se trouvaient sur son passage, il se dirigeait vers le chœur pour interrompre le sacrifice, lorsqu'une pierre, se détachant du cintre, tomba en le blessant grièvement.

Mais il ne s'inquiétait pas de ces menaces d'en haut, il marchait dans la vie sans se préoccuper de savoir où sa brutalité pourrait le conduire.

III.

C'est la noce d'Irène, la belle Irène aux cheveux d'or.

Le cortège sort lentement de la petite église enguirlandée, dont les cloches effeuillent dans l'air leurs notes, comme des pétales de marguerites, et traverse le village en fête.

C'est la noce d'Irène, la belle Irène aux cheveux d'or.

D'abord la mariée, tout de blanc vêtue et de fleurs parée, belle comme une madone.

Puis de jeunes femmes portant des robes à ramages et des gars en blouses bleues.

C'est la noce d'Irène, la belle Irène aux cheveux d'or.

Les couples s'en vont, alertes et rieurs vers la demeure de l'épousée, devisant de joyeux propos.

C'est la noce d'Irène, la belle Irène aux cheveux d'or.

Le seigneur revient de la chasse sur son cheval noir.

Le désir de posséder la belle mariée, dont les cheveux d'or parsemés de fleurs tombent en nattes épaisses sur la blancheur de la robe nuptiale, lui fait bourdonner le sang dans la tête.

Il s'élance, se penche sur l'arçon de la selle et veut l'enlever, lorsque Claude, le nouvel épousé, sautant sur la croupe de la bête, saisit le seigneur à la gorge et lui fait lâcher prise.

Mais surviennent les écuyers qui suivaient le maître à quelque distance, et Claude est pris et emmené pour être pendu ou rester, jusqu'à la fin de ses jours, dans un obscur souterrain.

Irène, la belle Irène, poursuivie, s'en fut tristement par la forêt.

« Claude, Claude, mon aimé, viens!

Et rien ne répondait, et Irène était poursuivie.

« Claude, Claude aimé, viens!

Et rien ne venait que les ravisseurs.

Légère comme une aile de colombe, elle, fuyait tout de blanc vêtue et de fleurs parée, à travers les ronces et les épines, elle était poursuivie.

Elle vint près du lac aux eaux calmes et limpides comme du cristal, et désespérée s'y précipita échappant aux ravisseurs près de l'atteindre. Si fatiguée, qu'en tombant elle s'évanouit.

Les grands cygnes, les beaux cygnes blancs qui s'avançaient majestueux sur l'onde pure, chantèrent comme pour la mort d'une sœur, et vinrent vers elle.

Irène, la belle Irène soutenue par les cygnes voguait tout de blanc vêtue et parée de fleurs, cygne elle aussi!

Ils la conduisirent dans une île, leur retraite, où croissaient de grands lys.

Irène, la belle Irène aux cheveux d'or reposait parmi les grands lys, de blanc habillée et parée de fleurs, lys elle aussi!

Et les cygnes la réchauffaient de leur plumage de neige.

IV.

Ce ne furent pas les plus coupables d'une famille sacrilège, dépravée et féroce, qui périrent pour leurs crimes et les crimes séculaires de leur race.

Jules B. d'Aurevilly.

Dans la grande salle du château, le jour arrive mourant sous le soir qui tombe.

La flamme jaillit de grosses bûches qui craquent.

Deux dragons de fer retiennent les braises croulantes du foyer.

Aux murs reluisent des cuirasses, des brassards, des gantelets, des casques.

De lourdes épées montrent leurs croix. Des lances, des masses d'armes, des dagues, étalent leur acier terni par les tueries.

Le seigneur et son fils aîné, revenus d'une expédition lointaine, ont terminé le repas du soir.

Le comte regarde, par la haute croisée, la campagne qui s'endort dans les ombres du crépuscule.

Son profil se détache, sec et dur, sur la pierre grise de la muraille, comme un bas relief.

Son œil rayonne d'une férocité froide, implacable.

Sa volonté semble planer dans le calme de l'alentour, pareille à l'épervier de son blason.

De toute la stature de cet homme de meurtre et de carnage, se dégage une impression d'épouvante, comme si une main surnaturelle l'eut marqué d'une catastrophe prochaine.

Le chevalier de Vilnèche, assis dans un grand et lourd fauteuil de chêne écussonné, regarde les flammes qui se lèchent et palpitent, et rêve de sa fiancée.

« Assise à une fenêtre de son manoir, la douce châtelaine brode une écharpe d'or, pour lui son bien-aimé. Elle relève la tête parfois, et contemple la grand'route blanche, par où il s'en est allé la veille et de ses beaux yeux bleus que voile un peu de soir, elle interroge l'horizon vermeil. « Gau» tier, le chevalier de mon cœur, ne » chevauche-t-il pas par les plaines » pour me saluer». O! la caresse de son regard, doux comme celui de la Sainte Vierge. Les étreintes de ses mains blanches. »

Puis il songe à sa mère, morte de chagrin depuis longtemps, pourquoi morte? à sa pauvre mère au visage triste et résigné, à son enfance passée loin des aimés.

Au loin, comme un écho de son âme, le chant du cygne se fait entendre.

Il tressaille, et sa tête alourdie tombe sur sa poitrine.

Le seigneur, comme si les présences mystérieuses des ténèbres de cette salle l'eussent frappé de quelque douleur expiatoire, tourna brusquement la tête, et tandis que les chiens hurlaient à la mort aux chenils, tandis que les nombreux serviteurs s'empressaient autour de leur jeune maître inanimé, une plainte déchirante fit palpiter encore les lèvres pâlies de l'enfant, son âme était partie avec le chant du cygne.

L'année suivante, à la même époque, l'aîné de la famille mourut, et ainsi chaque année le cygne au loin chantait et la tête de l'aîné des enfants du Tri d'Auwaigne tombait, alourdie, sur sa poitrine.

Une forme blanche, assise sur une pierre, étendait, d'un geste fatidique, le bras vers le château en chantant comme le cygne.

Puis l'apparition semblait attendre l'instant de Dieu.

L'ombre tombant des cieux en voiles épais, la forme blanche disparaissait dans la nuit.

V.

Aux lueurs rouges des torches, c'est un précieux gibier que poursuivent d'étranges chasseurs.

Jules Destrée. *(Les Chimères.)*

Enfin, il ne resta plus qu'un fils au Tri d'Auwaigne, sur lequel le père avait reporté toute l'affection que pouvait contenir son cœur, dur comme le granit de ses tours, et sur lequel il fondait l'orgueil de sa race.

L'Instant suprême ou chaque année la femme blanche venait prendre l'âme de son aîné, était proche.

Il résolut de veiller lui-même à la vie de son enfant.

Il lâcha toute sa meute énorme de loups et de chiens: des danois au pelage noîratre à reflets fauves, des grands lévriers scandinaves plus rapides que le cerf, des chiens turcs à longues crinières, des doglans d'Artois et des chiens-loups de la grande race de Saint-Hubert, aujourd'hui disparue.

Il rangea ses archers en ligne de bataille.

Tous les chevaux des écuries furent montés par le ban et l'arrière-ban de ses guerriers.

Mais c'était en vain qu'il voulait se soustraire à la justice divine. La forme blanche, comme si elle fut sortie de la pierre, apparut fatalement aux soldats épouvantés.

Le dernier des enfants du Tri d'Auwaigne, l'héritier des seigneuries de Vilnèche, de Ressoigne, de Lancesnes et de Freyr laissa tomber sa tête alourdie, il était mort, la race à jamais éteinte.

Avant que la troupe ne fut revenue de son effroi, la femme s'enfuyait rapide.

« Taïaut » sus, cria le sire avec un rugissement de bête féroce, en poussant son cheval en avant.

« Mon domaine de Freyr à qui me la » donnera vivante » hurla-t-il.

Toute la meute s'élança derrière lui à la poursuite de l'apparition, et se précipita vers la vallée en un nuage de poussière.

Les têtes sinistres et poilues de cette bande d'assassins ricanaient horriblement.

Le ciel était sombre et la terre était noire.

Taïaut, le seigneur enfonçait ses éperons dans la chair de sa bête, et la chasse en furie passait comme un tourbillon noir, renversant tout sur son passage.

Les chiens hurlaient la mort, au loin.

Des étincelles jaillissaient des pierres lancées par les sabots des chevaux.

Irène, la belle Irène aux cheveux d'or, la blanche apparition, légère comme une aile de colombe, fuyait.

Elle entra dans la forêt, où la chasse, après elle, s'engouffra.

Le soir était venu, et le ciel sombre roulait des nuages menaçants.

Un éclair, soudain, fouetta les ténèbres, un coup sec de tonnerre craqua, un grand jet de feu s'éleva vers le ciel, le Tri d'Auwaigne brûlait.

La chasse, excitée par les hurlements féroces du seigneur, continuait sa course terrible par la forêt.

De temps en temps, le bois s'éclairait violemment, semblable à un immense brasier, et l'on voyait la forme blanche qui fuyait légère comme une aile de colombe.

Et la chasse continuait, toujours plus rapide.

Le seigneur écrasait les chiens fatigués et les cavaliers désarçonnés. De sa bouche sortait une écume de sang.

Elle court, elle court la belle Irène, ses longs cheveux déroulés, elle sent l'haleine humide des chiens, et les arbres lui semblent d'immenses crinières hérissées au vent.

Derrière elle, le bruit sourd du galop de la chasse, les rauques hurlements du seigneur, et les craquements du tonnerre sur la vallée.

Les bois ont succédé aux bois, elle court, elle court la belle Irène, elle sent sur ses talons l'haleine brûlante des chiens qui vont l'atteindre.

Un éclair sillonne la forêt, embrase le taillis que traverse la chasse infernale, découvrant le lac sur lequel les grands cygnes blancs, inquiets, attendent leur sœur, la belle Irène qui se jette dans l'onde.

Le cheval noir, la crinière en feu, se cabre et renverse son maître.

Le mauvais alla tomber contre le tronc d'un chêne, la tête fracassée.

Et la chasse poursuivit sa course par la forêt.

Sous les rayonnements de la flamme qui embrasait les buissons aux crépitements prolongés longuement, sur le beau lac dont l'onde, pure comme du cristal, se changeait en une lave d'or, parmi ce décor somptueux, Irène, la belle Irène apparut tout de blanc habillée et parée de fleurs, traînée par les cygnes vers les grands lys, cygne elle aussi!

On entendait vague et confus le galop de la chasse qui se perdait dans le lointain de la forêt.

Maurice Des Ombiaux.

A PARAITRE PROCHAINEMENT:

CONTES POUR L'AIMÉE

PAR MAURICE SIVILLE

Un volume de grand luxe format in-8o jésus, illustré de 25 compositions par É. Berchmans.

Tirage de bibliophile à 250 exempl. numérotés portant imprimé le nom du souscripteur.

PRIX EN SOUSCRIPTION : DIX FRANCS.

On souscrit chez Aug. Bénard, imprimeur-éditeur, rue du Jardin Botanique, 12, à Liège.

La surabondance de copie nous oblige à remettre au prochain no la suite de la critique du Salon de notre rédacteur Maurice Siville.

Grande kermesse de bienfaisance.

Un comité vient de se former à Liège pour l'organisation d'une grande Kermesse de Charité au profit du denier des Ecoles, du Vestiaire Libéral et de l'Ecole ménagère.

Le Comité est ainsi composé:

Président d'honneur : M. Jul. d'Andrimont, sénateur et bourgmestre de Liège.

Présidents : MM. Xavier Neujean, représentant. Alfred Magis, id. — Alfred Bultot, président du Vestiaire. Charles Neef, secrétaire. Albert Picard, id. Gaston Grégoire, trésorier. Emile Baar, député permanent. Georges Mottard, conseiller provincial. Emile Digneffe, conseiller communal. Servais Jamolet, id. L. Gaspard, architecte. Chevalier Paul de Sauvage Nagelmackers. Paul Van Hoegarden-Braconnier. Léopold Decroon, trésorier du Denier. Lucien Guillot, trésorier-adjoint du Vestiaire. Julien Nagelmackers.

Cette kermesse se tiendra les Dimanche et Lundi 20 et 21 Mai (jours de la Pentecôte) au Parc d'Avroy. Le parc sera clôturé depuis le coin du Boulevard Piercot jusque et y compris l'étang.

La Trinck-Hall servira de point central. De nombreux magasins tenus par de gracieu-

ses dames et demoiselles de la Société liégeoise, s'élèveront à l'intérieur: magasins de fleurs, de parfumerie, chinoiseries, cigares, un grand bazar, un bar et une confiserie, un bar et laiterie, etc.. Puis un établissement de photographie, un carrousel à vapeur, un grand théâtre dramatique, le théâtre impérial des marionnettes, une tête décapitée, un jeu des petits chevaux, différents jeux d'adresse, etc., etc... Nos principales sociétés de chant et d'harmonie, ont promis leur concours de même que d'importantes sociétés dramatiques de la ville. Le soir de brillantes fêtes de nuit : illumination du Parc et de l'étang, fête vénitienne, feu d'artifice, incendie général des jardins, etc..... M. Gaspard, un architecte qui a fait ses preuves a bien voulu se charger de l'organisation et de la construction des magasins. C'est assez dire que cette importante partie de la fête ne laissera pas à désirer.

Cette jolie fête de charité ne manquera certes pas d'attirer en notre ville de nombreux étrangers. Dès aujourd'hui le succès est certain. Tout fait prévoir que cette fête ne le cèdera en rien aux deux brillantes kermesses jadis organisées au Parc public et Place St-Lambert.

BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE ARTISTIQUE

A. Duparque

FABRICANT

Grand assortiment de nouveautés.

A l'Emulation.

Le dernier concert de la série, retardé plusieurs fois, a eu lieu enfin mardi; on y a entendu Mme Delhaze égrener des perles ou plutôt écosser des pois secs, puisqu'il s'agissait d'une purée rancie de Chopin, puis les adieux de Wotan dont le finale a été ingénieusement joué dans un mouvement de berceuse, attendu qu'il fallait *imiter* le sommeil de Brünnhilde, ensuite de petits morceaux sucrés par M. de Hartog, intitulés *Croquis,* (croquettes, serait plus juste) et enfin l'Ouverture (quand la boucher-t-on) centenaire mais pas sans tonnerre de M. Hutoy.

P.

Notre collaborateur n'ayant pu assister à la première partie de la séance, nous empruntons ce qui suit au compte-rendu de la *Gazette de Liège.*

« Le concert avait commencé par une admirable exécution sous l'habile direction de M. Hutoy de la grandiose *symphonie libre* de l'éminent M. Raway, compositeur liégeois né en 1850. Les sentiments les plus divers sont peints dans cette œuvre sublime avec les couleurs chatoyantes de la palette divine de Raphaël unies au ciseau vigoureux de Michel-Ange.

« Dans l'introduction la phrase pittoresque (en *si* mineur) du troisième cor, reprise bientôt par le premier cor (en *sol*) passe par les différentes voix de l'orchestre, s'élève dans une atmosphère idéale, module un instant en *la bémol,* plane dans les régions éthérées puis, toujours soutenue par les artifices de contrepoint le plus savant, redescend ainsi jusqu'au récit (aussi en *si*) si significatif du haut-bois qui termine dignement la première partie.

« Répétons-le, c'est là une œuvre de la plus haute portée, arrangée avec cette habileté qui préside à tout ce que fait notre éminent compatriote M. Raway Erasme. »

Imprimerie - Lithographie - Papeterie

FABRIQUE DE REGISTRES

SPÉCIALITÉ POUR COTILLON — RELIURES

Louis Haas-Depas

25, Place du Théâtre, LIÈGE.

Les armes et le tir.

On ne parle plus guère des quatre fusils qui ont été longuement essayés à la manufacture d'armes de l'Etat et dont le régiment des carabiniers a reçu, de chaque modèle, cent exemplaires pour être soumis aux essais pratiques.

La majorité des membres du comité d'artillerie qui a sérieusement étudié les 4 systèmes, se trouve singulièrement embarrassée pour formuler un jugement définitif à l'égard de la valeur relative de chacun des types soumis aux expériences et ce qui ressort de plus clair des résultats constatés aux épreuves, c'est qu'aucune des quatre armes ne résout complètement le problème du fusil de guerre à répétition digne d'être mis entre les mains de l'infanterie belge.

Il fait rendre à nos savants et dignes officiers composant le comité d'études des armes de guerre nouvelles, le plus éclatant hommage pour le dévouement et l'impartialité dont ils ont donné des preuves incontestables ; ce n'est pas à eux qu'il faut attribuer la rareté des modèles qui leur ont été présentés et sur lesquelles ils ont été appelés à exercer leur sagacité.

La question du choix définitif du type favori se trouve donc forcément reportée à une époque ultérieure, à moins, toutefois, que par une décision prise *hic et nunc* par le gouvernement, elle ne soit tranchée sans plus ample informé.

Mais des actes d'un arbitraire aussi brutal étant de nature à soulever des débats inquiétants dans l'opinion publique, on y réfléchira à deux fois avant de donner satisfaction aux désirs caressés par certains personnages de haute lignée.

C'est pourquoi l'on présente encore de nouveaux modèles qui viennent de naître au pays de Liège et qui ne pâlissent nullement devant leurs devanciers.

On a tout dernièrement reçu et essayé trois nouveaux types de *repeaters* présentés par leurs inventeurs; ce sont les fusils Sauveur, Salle et Engh, ces derniers sortant des ateliers de la manufacture liégeoise d'armes à feu.

A bientôt des détails sur ces nouvelles armes très remarquables et qui font honneur au génie des inventeurs liégeois.

*
* *

L'inauguration du beau stand des Carabiniers liégeois, situé au centre de la ville, place St-Lambert, au *Café National,* a lieu aujourd'hui, par un concours intime auquel tous les Sociétaires, actuellement au nombre de près de 120, se feront un devoir de participer.

Il paraît qu'un bal de Carabiniers et de *Carabinières* est organisé à cette occasion et qu'une réception aussi cordiale qu'enthousiaste est réservée à tous ceux qui sont invités à cette pendaison de crémaillère, dont on parlera longtemps dans le monde des tireurs.

GUILLAUME UN TELL.

Bibliographie.

LI HOULO

Roman historique par DD. SALME (1).

Voilà donc à la littérature wallonne un nouveau genre, le roman. Nouveau, car on ne peut, à cause de l'écourté de leur allure, appeler romans, les contes de Magnée, à la forme superbement archaïque ; pas plus que les aperçus de certains écrivains sur des faits et anecdotes liégeois, de Forir, par exemple, sur les écoles d'antan.

De ce jour date le roman wallon. Pourquoi cette apparition tardive ? N'est-il pas étonnant que le prolifique esprit français, dont innombrées sont les productions en ce genre, n'a pas plus tôt entraîné, en son ardente fièvre de création, le proche et semblable esprit wallon qui résiste mal ?

M. Albin Body, dans sa préface au *Houlo,* en voit la cause dans l'absence de concours destiné au roman. Cette raison tombe devant la remarque suivante : « Le *Houlo* n'est pas la réponse aux questions d'un concours. »

Et d'ailleurs, il faut qu'un genre naisse d'abord pour servir de thèse à poser ; et si ce genre prospère même ailleurs, comme c'est le cas ici, il faut néanmoins qu'il fasse preuve d'existence pour qu'on le demande avec espoir de succès.

Plus loin est à rechercher la cause de la naissance tardive du roman wallon.

Et tout d'abord quels sont les caractères inhérents à son existence en tant que personnelle ? Ce sont : la modernité, le naturalisme et la pureté de la forme qui paraîtra peut-être archaïque aux jeunes générations. (La cause ? Nous l'avons résumée en un précédent article : disparition du wallon par l'apport incessant de matériaux français.)

Nous disons modernité, et non actualité. L'action d'un roman wallon doit prendre place au moins dans le cours de ce siècle. Embrassant les faits historiques, elle risquerait, suivant en cela le faire d'Alexandre Dumas père et d'autres de son école, d'altérer la vérité des faits pour cause d'intérêt des personnages.

En outre, nous ne reconnaissons pas au wallon le pouvoir des imaginations bleues. S'il veut s'élever en d'idéales descriptions, il se fait plagiaire, il emprunte au français ses allures et ses idées.

Peut-être un roman historique, écrit sous la férule d'un historien, pourrait-il vivre. Mais il est rare que l'histoire vraie, autrement dit les données scientifiques de l'histoire, plaisent en roman, si celui-ci les raconte au passé défini bien entendu. — Nous dirons un mot tout à l'heure des romans, sources eux-mêmes.

La foule ne veut du passé que les grossissements des imaginations, libres quand elles viennent ou parlent des lointains.

En tous cas, l'on peut tenter l'expérience. Nous doutons, sans affirmer, du succès.

Mais ce n'est pas la seule modernité que requiert notre roman, c'est la *modernité wallonne* qu'il lui faut.

Une scène placée à l'étranger réclame des us et coutumes, un langage, des accessoires propres, ce qu'on appelle la couleur locale. Les autres langues, le français surtout, possèdent une facilité d'assimilation étonnante. Exemple entre mille : la quantité de mots anglais introduits en France même dans la conversation du vulgaire. Le wallon est privé, ou bien prêt de l'être, de cette faculté. Le vocabulaire wallon s'épuise, bien loin de s'accroître ; de là le pseudo-archaïsme des œuvres du crû, du *Houlo* entre autres. Or, si l'on transporte une action ailleurs, les expressions pour des choses nouvelles font défaut. De là, nulle couleur locale et nul intérêt.

On pourrait dire avec raison que le Wallon en sa langue vit de souvenances. Il éclatera de rire et s'écriera : c'est bien ça devant les expressions les plus wallonnes parce qu'il a perdu l'habitude de s'en servir. Il les a tellement perdues de vue, à cause des vices du langage qu'il parle et qu'il entend parler, que, lui rappelées brusquement, elles l'émeuvent, toutes naturelles et communes qu'elles sont.

Donc, la modernité wallonne est, à notre sens, l'un des gages de succès. La pureté de la forme en est un corollaire. L'originalité dépend des deux.

Le naturalisme est le troisième caractère précité.

Le wallon est de sa nature plat, nous l'avons fait entendre plus haut. Si, en poésie par exemple, il s'élève souvent et parle au cœur exquisément, c'est par sa simplicité. Son langage est moelleux au possible quand l'amour est en jeu. Pour arracher des larmes, ce sont des élans d'un naturel ravissant qu'il emploie. Là, comme partout ailleurs, il est d'un réalisme surprenant.

Elaguer du wallon quelques termes un peu vifs, ou du moins qui bien souvent semblent tels, c'est lui ôter sa verdeur. Comme elles se disent, les paroles doivent être rapportées ; comme ils se passent, les faits. C'est le scalpel en main, comme dit Emile Zola, qu'il faut scruter hommes et choses. Cette besogne est parfois peut-être répugnante. Mais que fait donc le médecin devant un cadavre pourri, qui pue ? Ce sont des données humaines, scientifiquement, que l'*Art* doit apporter à la *Science*. Leur union doit mener plus sûrement à l'*Idéal.*

Et, d'ailleurs, le romancier wallon ne *peut* être que naturaliste. La description ne joue-t-elle pas en effet en son œuvre le rôle prépondérant ? (Qu'on lise *le Houlo* pour s'en convaincre.) Or, dans une description wallonne sincère, l'imagination doit s'effacer toute, presque.

La description du romancier sera donc vraie, son histoire vécue ou vue. La foule, qui se reconnaît dépeinte, acclamera ou grincera des dents. Dans l'un et l'autre cas, le livre sera lu, et l'auteur célèbre. Mais une gloire bien supérieure pour lui sera celle de vivre en l'avenir ; car il aura décrit son temps sous un jour certain, il aura fixé les passions d'une époque, pantelantes, à jamais, ce que l'aride histoire omet trop souvent ; il aura laissé un monument solidement assis sur une base indestructible : *la Vérité.*

Ces points une fois démontrés, la cause de l'apparition tardive du roman wallon s'en déduit aisément.

Et tout d'abord, on l'a vu par les considérations qui précèdent, le cadre du romancier est ici bien restreint. Les sujets d'essence wallonne pour rares qu'ils sont, et parce que rares, sont une cause, humble peut-être, mais réelle, de l'absence jusqu'à ce jour de roman dans notre littérature.

De son apparition, nous en trouvons la raison principale dans ce puissant souffle de réalisme qui a passé, terriblement bienfaisant, sur la littérature française. Vers 1830 et plus tard, alors que le romantisme était à l'apogée, le wallon a suivi le courant général, et, conséquence, n'a pu donner un genre que le naturalisme seul soutient, nous croyons l'avoir démontré, ou du moins en avoir dit le pourquoi.

C'est donc l'influence réaliste que subit la littérature actuelle qui a donné chez nous son libre essor au roman.

Mais, dira-t-on, le mouvement réaliste n'est pas né d'hier. Comment son action ne s'est-elle pas plus tôt fait sentir ? Les progrès sont lents. Notre littérature, qui n'a pas les milliers d'adeptes des littératures étrangères, ne subit que très lentement des changements quelque peu appréciables. La rareté des novateurs, remarquée dans toute littérature, doit s'observer, surtout, nécessairement, chez nous où les écrivains ne fourmillent pas.

SPHINX.

A suivre dans le prochain.

(1) Un fort volume, beau d'impression. — Editeur : H. Vaillant-Carmanne.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES

Marcel NIERSTRASZ

68, Rue de la Cathédrale, LIÈGE.

ABONNEMENTS. ANNONCES

Spécialité de reliures riches et ordinaires.

MUSIQUE EN TOUS GENRES

F. SCHAEFER

49, RUE DE LA CATHÉDRALE, LIÉGE

Vient de paraître : *Strauss, Danses célèbres.* un volume, fr. 1-50.

APÉRITIF & DIGESTIF

ESSENTIELLEMENT HYGIÉNIQUE

AMER MAUGUIN

MAISON DE VENTE

16 et 18, rue Léopold

LIÈGE.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

H. ZEYEN

Boulevard de la Sauvenière.

COMPAGNIE DES

Propriétaires Réunis

pour l'assurance à primes contre l'incendie

Agent principal : A. DEPAS, Liège.

64, rue Hocheporte.

THIRIAR-HERLA

Rue Léopold, 19, LIÈGE.

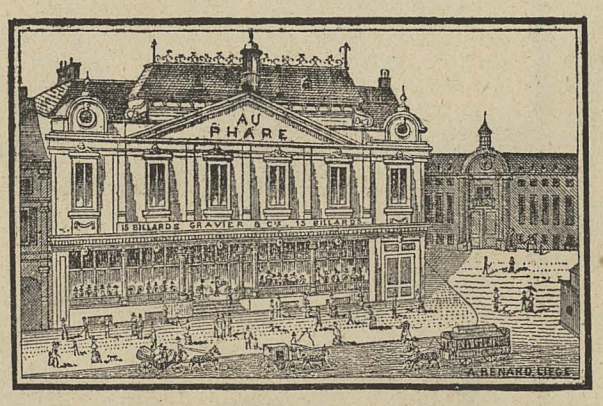
RÉPARATIONS SOIGNÉES

DE PIPES, PORTE-CIGARES ET CIGARETTES.

Ambre, Cannes, etc.

PRIX MODÉRÉS.

AU PHARE — GRAVIER ET Cie



LIÈGE PLACE VERTE.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATEUR.

Typographie · Chromolithographie ·

· Aug. Bénard ·

Imprimeur-Editeur

Rue du Jardin Botanique, 12

Liège.

TABLEAUX-RÉCLAMES. — ÉTIQUETTES DE LUXE

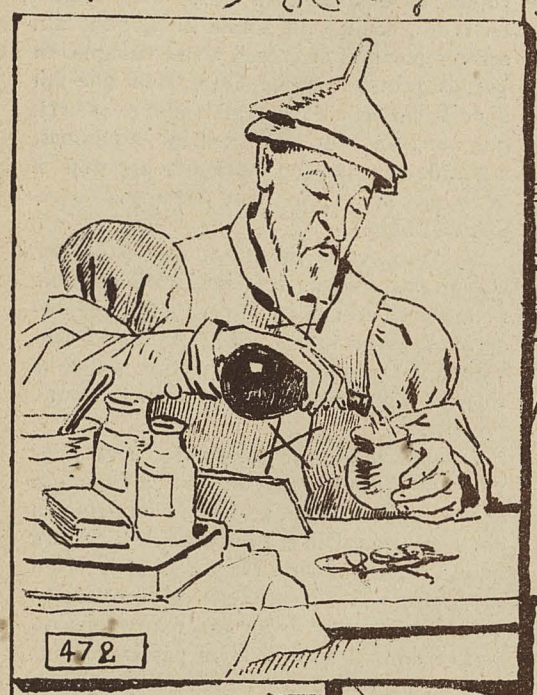
IMPRESSIONS COMMERCIALES ET ARTISTIQUES.

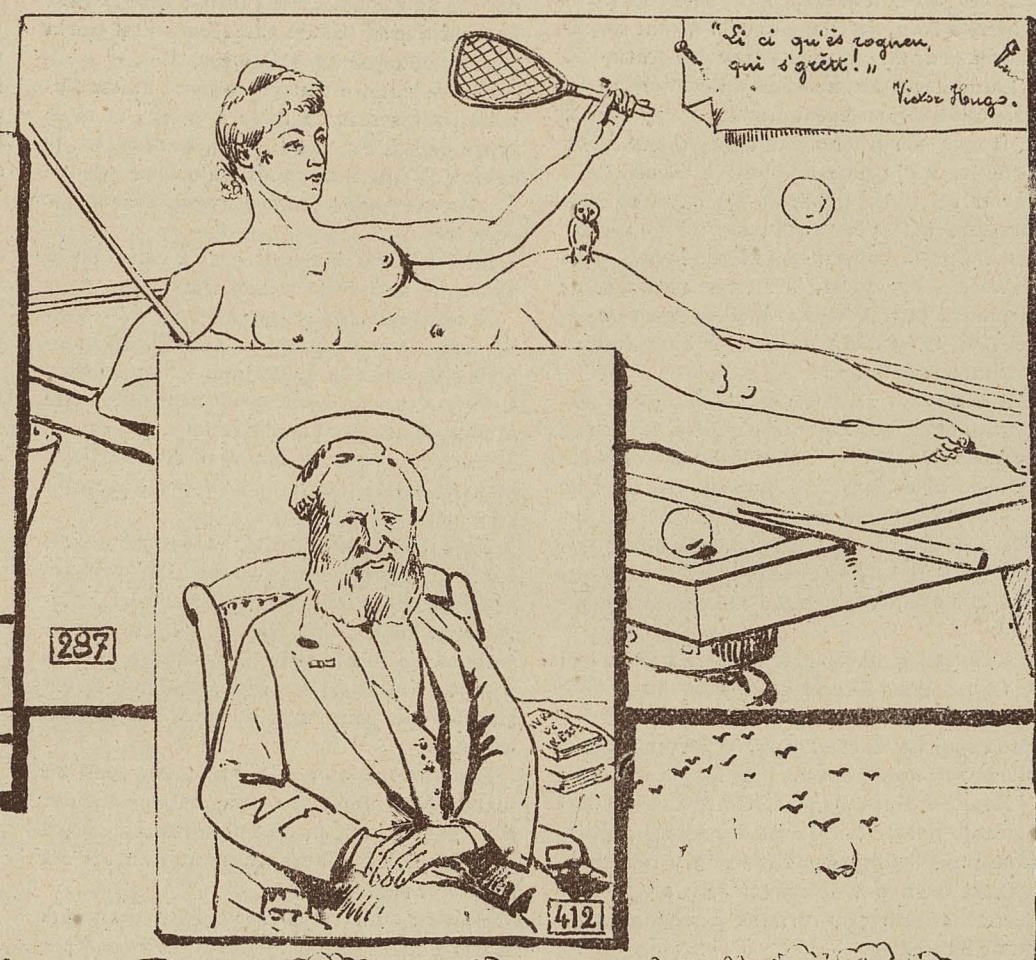
CLICHERIE · GALVANOPLASTIE

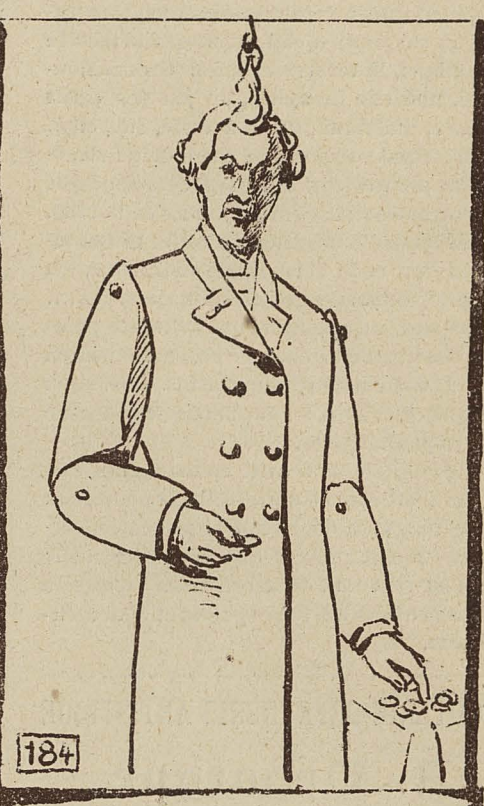
PHOTOGRAVURE.

Liège, Imp. Aug. Bénard.

AU SALON.







472. LE FLAIRANT APOTHICAIRE.

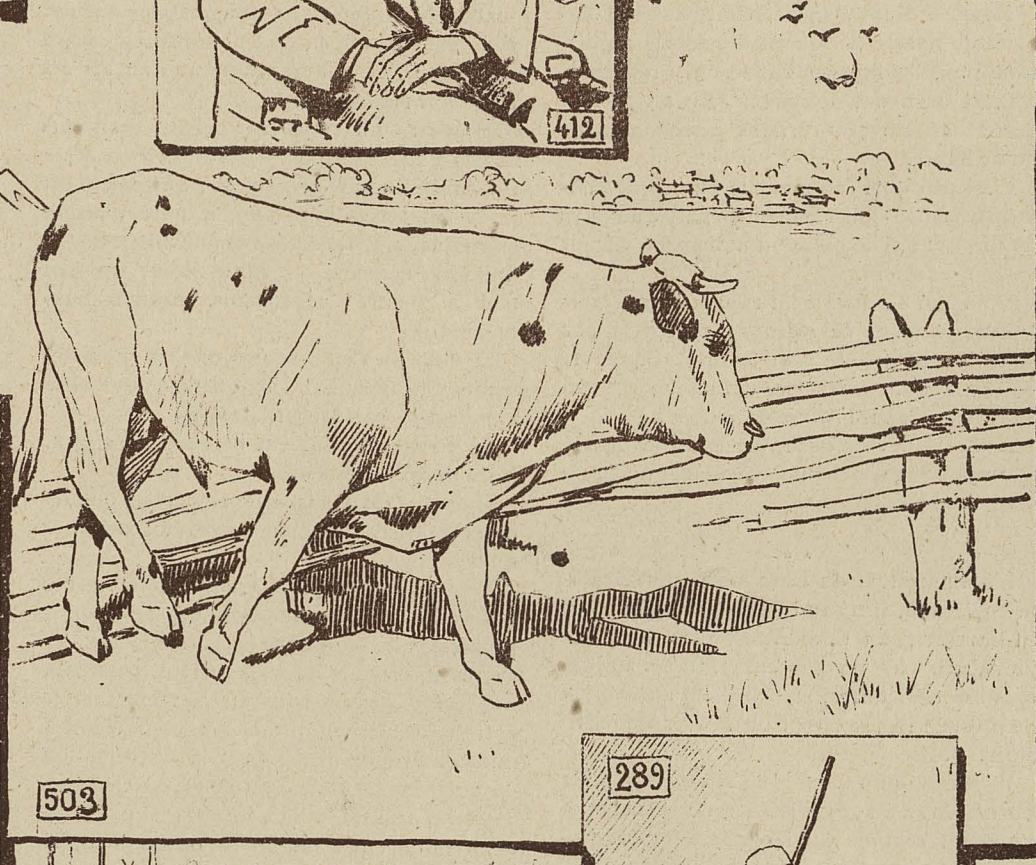
137 LE PETIT CAMPANULE.

PREMIERE COLIQUE [358]

287. LE DIVERTISSEMENT INNOCENT.

503 COUP DE TONNERRE

(HONI SOIT QUI MAL Y PENSE.)



CT. 412 PIERRE AYANT EU LES OREILLES COUPEES FAIT UNE EPOUVANTABLE GRIMACE.

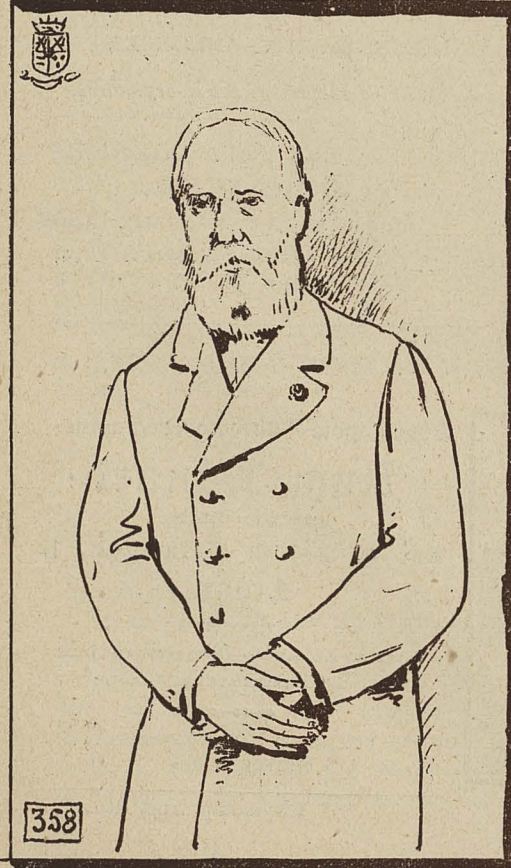
LE PEINTRE CUL-DE-JATTE [66]

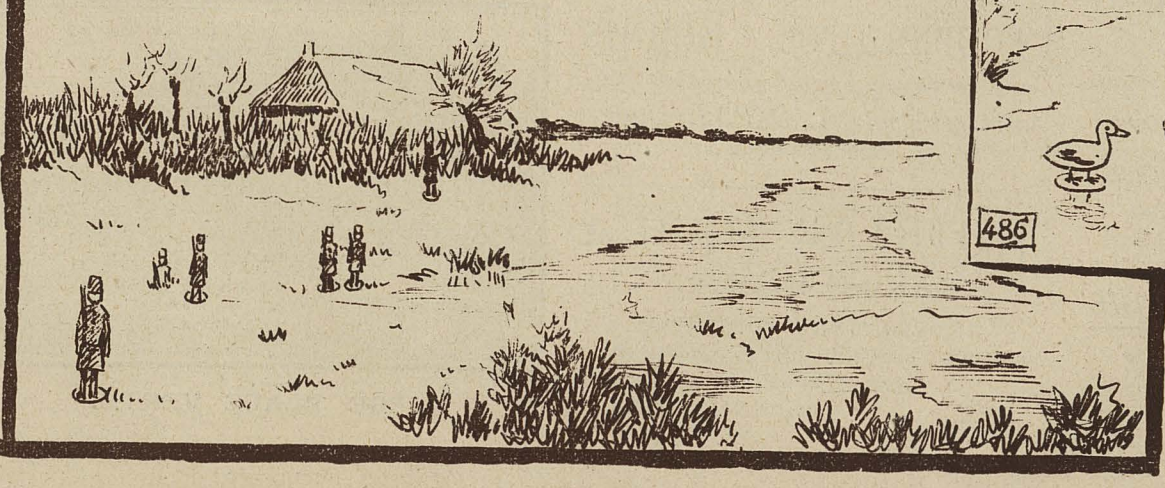
UN DÉSILLUSIONNÉ.

RETRAITE DE RUSSIE (105)

PAS DE SOUS, PAS DE SUISSE- [184]

LES CANARDS L'ONT BIEN PASSÉ.. [486]





CVD: VAN DOR